

**ESPRIT GENERAL**

**Nouveauté 2009** : cette épreuve sera conçue selon le programme suivant (commun aux options AL, BL et LSH)

- La science
- La politique, le droit

**ÉPREUVE 2008**

**Durée : 4 heures**

*Aucun document n'est autorisé.*

**ENS ULM AL ET BL**

Le candidat traitera l'un des deux sujets suivants :

**SUJET 1**

*La pensée exclut-elle toute réceptivité ?*

**SUJET 2**

*Bonheur et vertu.*

**ENS LETTRES ET SCIENCES HUMAINES**

Le candidat traitera l'un des deux sujets suivants :

**SUJET 1**

*Peut-on être plus ou moins libre ?*

**SUJET 2**

*La liberté : odysée ou exode ?*

Dissertation philosophique



ESPRIT DE L'ÉPREUVE SUJET CORRIGE **RAPPORT**ESPRIT DE L'ÉPREUVE SUJET CORRIGE **RAPPORT****RAPPORT**

Le nombre de candidats a fortement augmenté cette année pour atteindre 523 (213 copies ULM AL/BL et 310 copies ENS Lsh). Croissance quantitative et non qualitative. Le jury a constaté un certain relâchement tant dans la qualité de l'expression et du style que dans la rigueur philosophique du propos. La moyenne générale fléchit d'ailleurs légèrement cette année pour atteindre 9,5, les quelques excellentes copies ne pouvant compenser les trop nombreux travaux médiocres. Face à ces difficultés récurrentes dans l'art de la dissertation, nous voudrions rappeler d'abord quelques principes méthodologiques avant d'en venir aux remarques concernant chaque sujet.

Tout d'abord, les candidats doivent se souvenir que c'est le *sujet* qui commande la dissertation, c'est de lui qu'il faut partir et c'est lui qu'il faut traiter avant toute chose. Or il est regrettable de voir de nombreuses copies, surtout pour la voie ENS Lsh, transformer le sujet en prétexte à une récitation de cours. A cet égard, le rôle de l'introduction reste déterminant dans la formulation d'un problème qui servira de fil conducteur au développement. Trop de copies se contentent d'une série de questions insuffisamment explicitées et articulées au sujet en lieu et place de l'exposition progressive et suivie d'un problème philosophique à partir de l'intitulé du sujet. A l'inverse certaines introductions sont manifestement trop longues. On y trouve une analyse laborieuse de chaque terme du sujet, suivie d'une avalanche de questions sans articulation logique, là où l'on attend un propos concis et élégant conduisant le lecteur au cœur du sujet.

Le jury demande également aux candidats de soigner particulièrement la construction de leur dissertation. Un développement décousu, sans réel fil conducteur ou, plus grave, sans rigueur argumentative et cohérence du propos, contredit les exigences mêmes du discours philosophique. Ces difficultés proviennent souvent d'une compréhension faussée de la nature de la dissertation. A lire nombre de copies, la dissertation ne serait qu'un exercice d'exposition de connaissances plus ou moins jointes sur le thème du sujet, alors qu'elle est avant tout la mise en œuvre d'une pensée réfléchie. Ceci implique la pratique rigoureuse du questionnement, la production de définitions et de distinctions de concept, l'exposition d'arguments et d'objections.

Enfin les candidats ne doivent pas oublier qu'ils écrivent pour être lus, qui plus est dans le cadre d'un concours. Aussi, doivent-ils mettre toutes les chances de leur côté en veillant particulièrement à la qualité de l'expression et à la clarté du propos (loin d'une pseudo profondeur et d'une mauvaise abstraction). La lecture d'une dissertation devant permettre avant tout d'apprécier le degré de compréhension du sujet et de ses enjeux par le candidat, les références philosophiques ou autres doivent être mise au service de cette compréhension.

**SUJETS ULM AL ET ULM BL****Sujet 1 : La pensée exclut-elle toute réceptivité ?**

Sur ce sujet choisi par une minorité de candidats, on a trouvé les copies les plus

originales, les mieux émancipées d'une plate récitation de cours. Mais l'analyse conceptuelle du terme "réceptivité" a été souvent insuffisante et, par exemple, confondue avec l'ouverture à autrui et avec la communication des idées. Très peu de candidats ont tenu compte du premier sens du mot "réceptivité" : l'aptitude à recevoir des impressions sensibles. Faute de cela, l'examen et la discussion des thèses empiristes n'ont pu être proposés, pas plus que l'élaboration du concept "jumeau" de sensibilité, concept pourtant très fécond (les sens, l'affectivité, le sens commun esthétique, etc.).

Du coup, l'alternative majeure, qui traverse non seulement les débats entre le rationalisme et l'empirisme moderne mais encore l'opposition entre les philosophies de l'être et l'idéalisme, a été trop négligée. La pensée est-elle activité et spontanéité pure ou implique-t-elle la réceptivité pour atteindre l'être et connaître le réel ? En partant de cette question, les meilleures copies ont été conduites à s'interroger sur la part de passivité contenue dans la pensée et sur l'exigence de cette dernière à s'en libérer afin de manifester sa spontanéité. Si la pensée est pure activité, elle ne peut s'accomplir ultimement dans la connaissance, la théorie, mais dans l'action et la liberté (Kant, Fichte, Sartre). A moins de penser l'être, non plus seulement comme substrat massif extérieur à la pensée, mais, avec Hegel, comme l'acte qui est l'étant en le pensant : "pour elle-même, la pensée sait que ce qui est *pensé est*, et que ce qui *est n'est* que pour autant qu'il est pensée" (Encyclopédie, § 465). Autrement dit, "la *pensée est l'être*" (Ibid, § 465, add.), où Hegel retrouve l'Acte pur d'Aristote qui est pensée de la pensée. Mais affirmer cela, c'est aussi reconnaître que la pensée n'est pas en son essence humaine et qu'en pensant, l'homme participe à plus grand que lui.

D'un point de vue méthodologique, on note un usage approximatif des références philosophiques ou culturelles. Certes les candidats, très majoritairement, ont travaillé et lu, et très peu de copies sont indigentes sur la forme et sur le fond. Mais très peu, aussi, évitent le pointillisme dans l'usage des auteurs et des textes, juxtaposant les références sans bénéfice pour l'approfondissement du sujet. Les meilleures copies ont choisi avec soin ces dernières en fonction des tensions conceptuelles suscitées par le sujet.

**Sujet 2 : Bonheur et vertu.**

Ce sujet a été pris majoritairement. On y a lu le meilleur comme le pire. Les candidats, là encore, sont le plus souvent cultivés et très peu de copies traduisent un manque de travail et de préparation. Mais face à un sujet aussi laconique, il fallait avant tout construire une problématique, reconstituer des liens et des oppositions entre bonheur et vertu, et créer les conditions d'un débat fécond et stimulant pour la réflexion.

Or la plupart des copies récitent des connaissances, parfois bien restituées et intéressantes en soi mais toujours décalées par rapport aux enjeux d'une argumentation souvent très floue, manquant de tenue et de fermeté. Plus grave encore, dans nombre de copies, le bonheur a été davantage et mieux pris en considération que la vertu. Les candidats ont envisagé pour lui différents sens tandis que la vertu se trouve confondue, et ce d'un bout à l'autre des devoirs, avec une vague sagesse ou avec une inaccessible perfection morale. D'où un déséquilibre très préjudiciable : la problématisation, à

ESPRIT DE L'ÉPREUVE

SUJET

CORRIGE

RAPPORT

ESPRIT DE L'ÉPREUVE

SUJET

CORRIGE

RAPPORT

construire à partir de la conjonction "et", était condamnée à demeurer très superficielle. Peu de candidats ont présenté des hypothèses concurrentes pour donner sens à ce "et". En posant, par exemple, la vertu comme supplément facultatif voire inutile ou comme une adjonction accidentelle et extérieure au bonheur ou, à l'inverse, en défendant l'idée d'un équilibre ou d'un accord, avec ou sans priorité à donner à l'un des deux termes.

Beaucoup de candidats n'ont vu dans ce sujet qu'une relation artificielle ou arbitraire entre ces deux termes, témoignant ainsi d'une étonnante ignorance d'un problème pourtant classique et même académique, puisqu'il est au cœur de la réflexion éthique depuis l'Antiquité. Trop peu de copies ont été capables de replacer ce couple de notions dans une histoire des idées, au sein de grands débats philosophiques : Aristote face à l'hédonisme avec sa définition du bonheur comme "activité ou être-en-acte de l'âme selon la vertu", Descartes et sa correspondance avec Elisabeth à propos du *De vita beata* de Sénèque, Kant se confrontant avec l'épicurisme (la vertu dans le bonheur) et le stoïcisme (le bonheur dans la vertu) au sein de la dialectique de la raison pratique pour déterminer le concept de Souverain Bien. Tous ces manques ou ces oublis font des devoirs ternes, sans vitalité philosophique, sans engagement intellectuel des candidats dans un débat de fond et qui par contraste font ressortir les qualités des meilleures copies.

Celles-ci, trop rares, ont travaillé avec tact sur les variations de sens des deux concepts : la vertu comme excellence dans l'accomplissement d'une fonction n'est pas l'altruisme ou le désintéressement ; le bonheur comme ajustement de ce que l'on fait à ce que l'on est n'est pas la béatitude.

## SUJETS ENS LSH

### Sujet 1 : Peut-on être plus ou moins libre ?

Ce sujet, choisi par près de 80 % des candidats, posait la question de la possibilité de degrés de liberté. Aussi, le jury s'est-il étonné de voir dans trop de copies l'expression "plus ou moins libre" comprise uniquement au sens d'être à moitié libre. Cela donna lieu à des développements souvent laborieux sur la possibilité ou non d'une semi-liberté, où l'on rencontrait souvent l'argument, en forme de pétition de principe, selon lequel la liberté devant être totale ou nulle, elle ne saurait être limitée ou médiocre. Ces mêmes copies finissaient néanmoins par dessiner, au nom du réalisme qu'impose la vie en société, les contours d'une liberté de compromis. Ces copies, notamment lorsqu'elles se contentaient de juxtaposer les références sans les articuler à des arguments ou des définitions précises, ne pouvaient prétendre qu'à des notes inférieures à 8.

Un deuxième groupe de copies manifesta une meilleure compréhension du sujet en posant la question des degrés de liberté et en cherchant à identifier les plus bas et les plus hauts degrés. Mais, soit que la question de la possibilité de ces degrés n'ait pas été réellement problématisée, soit qu'elle ait été jointe maladroitement ou artificiellement à d'autres thèmes, le traitement du sujet restait incomplet ou défailant

dans ces copies dont les notes se répartirent grosso modo de 8 à 12.

On a vu par exemple de nombreuses copies s'empêtraient dans la question de la possibilité de mesurer ou de quantifier la liberté. Or une telle question reposait sur un contresens. L'existence de degrés n'appartient pas en propre à la quantité mais à la qualité (Cf. Aristote, *Les catégories*, 6, 5 b 15, ou Kant, *Prolégomènes...*, § 26 qui fait du degré une grandeur de la qualité). Une quantité n'est pas plus ou moins ce qu'elle est, on ne pèse pas plus ou moins 80 kg. L'expression, quand elle est utilisée, ne désigne donc pas la quantité comme telle mais une *relation* entre des quantités (x est plus lourd qu'y). S'interroger sur la possibilité de degrés de la liberté s'inscrit donc bien dans une compréhension qualitative de la liberté.

D'autres copies se sont enfermées dans la problématique liberté / déterminisme, en tentant en vain d'y réduire le sujet. On pouvait certes avancer que les multiples conditionnements qui viennent entraver l'exercice de la liberté humaine permettent de concevoir les degrés de liberté comme autant de victoire sur ces conditionnements. Mais encore fallait-il préciser la nature et les conditions de possibilité d'un tel processus de libération : négation dialectique ou consentement éclairé, processus collectif et structurel ou démarche personnelle et morale. On a ainsi pu lire de bon développement sur le consentement du sage chez Epictète. Mais trop souvent, même lorsque les références étaient réellement à propos (par exemple, les textes de Descartes sur l'indifférence comme plus bas degrés de la liberté), c'est leur utilisation pour penser un concept ou avancer un argument qui faisait défaut ou restait décevante par leur platitude.

Un troisième groupe de copies se distingua par une vraie intelligence du problème de la compossibilité des concepts de liberté et de degré. Il s'agit des copies dont les notes dépassent le 12. On a pu lire des développements riches et bien maîtrisés sur les contenus de la liberté, trouvant un bon dosage entre les références canoniques et celles plus originales mais exploitées à chaque fois avec finesse et profondeur. On a particulièrement apprécié les copies qui ont su articuler les degrés de liberté au thème des genres de liberté (naturelle, civile, morale...), loin des confusions entre les deux notions dans lesquelles tombèrent d'autres candidats, faute d'avoir précisé jusqu'au bout leur intuition ou exploiter avec finesse leur connaissance. Dans les meilleures copies, les références à Arendt, Sartre, Berlin ou Descartes n'étaient plus juxtaposées maladroitement mais s'articulaient avec naturel.

On regrette toutefois que dans l'exploration des plus hauts degrés de liberté, le lien avec la sagesse ait été trop peu exploré, pour ne rien dire de la corrélation entre la liberté et autrui, notamment dans l'amour, grand absent des copies même les meilleures. On pouvait montrer cependant que toute liberté est engendrée et révélée par le visage d'autrui et qu'elle peut se déployer à son tour dans l'amour, en manifestant à autrui son unicité. Autrement dit, c'est quand elle est avec et pour autrui que la liberté gagne en intensité. Loin de la pseudo liberté totale de Gygès, dont l'anneau et son pouvoir le conduisit à ignorer autrui en le tuant quand il fait obstacle à son désir ou en l'instrumentalisant pour en jouir sans entrave.

**Sujet 2 : La liberté : odyssee ou exode ?**

Le deuxième sujet par ses références à l'œuvre homérique et à la Bible a, semble-t-il, déconcerté ou effrayé de nombreux candidats. De fait, les quelques courageux étudiants qui ont tenté de relever le défi ont peiné à donner un contenu précis et riche à l'alternative proposée, surtout pour l'exode qui n'évoque chez certains que l'exode rural ou l'exode de mai-juin 1940. Or on ne pouvait traiter le sujet en restant cantonné à l'usage commun des deux termes, voyage empli de péripéties ou émigration en masse. Il fallait revenir aux références antiques et en dégager une série d'oppositions suffisamment signifiantes pour donner lieu à une problématisation du sujet.

L'exode des Hébreux est directement lié au thème de la liberté puisqu'il est un récit de la libération d'un peuple hors du pays de sa servitude ? L'exode est la sortie d'Égypte, symbole de l'esclavage et de l'idolâtrie, vers la Terre promise. Mais entre les deux, il y a la traversée du désert et le don de la Loi divine à Moïse qui constitue en peuple la masse des anciens esclaves. A cette dimension collective, l'odyssée oppose un voyage solitaire et héroïque. Ulysse est certes entouré de compagnons d'infortunes mais c'est lui qui est la victime de la rivalité entre Poséidon et Athéna cause de toutes ses péripéties. L'odyssée n'est pas un voyage libérateur mais l'aventure d'un homme qui veut plus que tout revoir sa patrie et son foyer. Elle dessine la figure d'une liberté portée par la quête nostalgique du retour chez soi pour y vivre en paix. Mais ce retour, parce qu'il est initiatique, fait de l'affirmation de son identité une conquête plutôt qu'un simple donné à retrouver.

Les deux termes de l'alternative nous invitent donc à méditer non pas seulement sur la liberté comme fin d'une quête mais plus encore sur la fin même de la liberté. La liberté ne devait donc pas être considérée uniquement comme le *terme* du voyage mais plus encore comme le voyage en vue d'une fin. Autrement dit, dans sa formulation elliptique, le sujet posait tout autant la question de la finalité de la liberté que de son essence. Finalité qui se présente de prime abord comme donnée à la liberté plutôt que posée par elle. Fin donnée par le désir (le désir nostalgique) avant de devenir objet d'une intention et d'un engagement d'Ulysse, ordre donné par appel divin à Moïse pour qu'il le transmette à son peuple. Odyssée et exode, s'ils supposent la liberté comme un déploiement progressif, présentent donc deux interprétations opposées de sa fin : retour chez soi après l'épreuve de la guerre et du voyage ou sortie hors d'un lieu où l'homme ne peut vivre librement sa vocation vers un ailleurs encore inconnu.

Pouvait également être questionné le statut figuratif de ces termes. Doit-on nécessairement figurer la liberté et ses fins pour accéder au concept de ce qui n'est pas empirique ou peut-on échapper à l'alternative, non seulement en raison des limites intrinsèques de ces termes mais aussi parce que leur mode figuratif est un obstacle à une véritable pensée de la liberté ? Le mythe, l'histoire et la littérature sont-ils des passages obligés pour qui veut méditer sur la liberté et les fins de l'homme ou des détours dont la pensée conceptuelle doit faire l'économie ?